

ÉVA MARTONYI

A mi francia költőnk, Guillevic
Szerkesztette Gorilovics Tivadar, Orbis litterarum,
Világirodalmi sorozat, Debrecen, 2009, 264.

« Notre poète français, Guillevic » - le titre, mis entre guillemets, est à la fois un hommage au poète hongrois György Somlyó, par la reprise de sa célèbre formule lancée dans son recueil de traductions du poète français et rédigé en 1977, et un hommage à Guillevic. À l'occasion de la commémoration du centenaire de sa naissance, un colloque a été organisé au CIEF (Centre d'Études Interuniversitaires Françaises) en 2007. Le volume en question réunit les communications de plusieurs spécialistes de la littérature française et hongroise, y compris des traducteurs. Complété par de nombreux témoignages et des documents rares, et, pour terminer, par la partition d'une composition musicale, il constitue une contribution importante à l'histoire des échanges culturels entre la France et la Hongrie.

Dans son avant-propos, Judit Karafiáth évoque brièvement les événements qui se sont déroulés à Budapest à l'occasion du centenaire. Elle rappelle le travail exemplaire de coopération poétique entre le poète français et Ladislas Gara, commencé en 1955 par l'adaptation des poèmes d'Attila József et dont la continuation et l'aboutissement a été la parution du volume *Mes poètes hongrois* en 1967. Afin de mieux introduire les lecteurs dans ce monde bien particulier de rencontres, d'adaptations et de publications, les notices biographiques des deux personnes sont non seulement utiles, mais aussi nécessaires. D'une part, le poète français Guillevic, toujours sans prénom d'après son usage, (1907-1997) n'est pas très bien connu du public hongrois, d'autre part, ni la vie ni l'activité considérable de László Gara (1904-1966) en tant que propagateur de la poésie hongroise n'a été jusqu'ici suffisamment mise en valeur.

Disons d'emblée que le volume représente un triple intérêt : premièrement, nous pouvons y lire plusieurs documents personnels concernant l'évocation des événements culturels d'une époque pas très lointaine, mais dont nos connaissances sont souvent lacunaires, puis, en deuxième lieu, nous y trouvons la présentation et la

lecture savante et en même temps très fine et suggestive de l'œuvre du poète français qui était certainement l'un des plus importants de son époque. Pour terminer, nous y trouvons également l'évocation de la problématique de la traduction voire de l'adaptation poétique. Il est difficile à dire lequel de ces trois volets est le plus important, voire le plus enrichissant pour le lecteur attentif.

Le premier texte, le plus long, mais aussi le plus approfondi, soigneusement complété par de nombreuses références bibliographiques et allusions textuelles, constitue une évocation saisissante d'un contexte, celui des années 1960 - et même au-delà, jusqu'à la mort du poète français. Tivadar Gorilovics, sous le titre plutôt modeste de *L'Aventure hongroise de Guillevic*, brosse un tableau très riche en détails des relations littéraires franco-hongroises. Il dédie son étude à la mémoire de György Somlyó, mais il évoque également la figure de Ladislav Gara. Le premier œuvrait sans relâche pour les contacts personnels et artistiques des poètes, le deuxième était un humble serviteur de la propagation de la poésie hongroise en France. Ils sont aujourd'hui des références incontournables dans le contexte des relations culturelles franco-hongroises. Des personnages presque oubliés sortent ainsi de la pénombre du temps, vedettes et figures moins voyantes, rédacteurs, traducteurs, collaborateurs de l'entreprise poétique de Guillevic. L'évocation de la personne de Guillevic, souvent sur un ton personnel, complète le tableau. Mais cette évocation aide, avant tout, le lecteur contemporain à mieux comprendre le fonctionnement de la vie culturelle de l'époque, à en montrer la face cachée, tout en pénétrant parfois même le domaine du non-dit. C'était peut-être le dernier moment où la poésie était si profondément liée à la politique, non seulement culturelle mais aussi politique au sens propre du terme.

Le deuxième volet est constitué d'une série de textes qui mettent au centre de leur préoccupation la figure du poète et sa poésie. Le premier, celui de Ferenc Vitéz, poète lui-même, sous le titre *L'âme des choses – le poème comme centre du monde – Guillevic et l'éternelle immobilité*, recherche des filiations allant de *Terraqué* à la genèse *Du domaine*, ces deux recueils étant les plus significatifs pour l'auteur. « *Mes poèmes sont les explosions* » - cette phrase du poète était le point de départ de l'analyse, pour arriver à saisir l'essentiel de cette poésie, que Vitéz nomme une sorte de « *sacralisation immanente* ».

Sándor Kiss, sous le titre *La mémoire des mots. Liens invisibles dans le volume Art poétique de Guillevic*, cherche également à retrouver des filiations cachées, les

entrecroisements thématiques qui circulent toujours autour du poète et du monde, aux liens invisibles qui se laissent découvrir par une analyse fine et approfondie des poèmes. L'ultime but serait alors de découvrir « le sens de la création poétique », car d'après les propres paroles du poète, cette recherche doit lui révéler, en fin de compte, comment « supporter l'insupportable, en faire quelque chose ».

Orsolya Freytag, dans son analyse, *Moi et la mer - Apostrophe et prosopopée dans le recueil de Carnac de Guillevic*, se penche sur ces deux figures rhétoriques qui constituent, selon certains critiques, la principale caractéristique de l'énonciation en poésie. Or, chez Guillevic, c'est sans doute Carnac qui est un lieu privilégié, lieu entre la mer et la terre, le ciel et l'homme et qui le pousse à s'interroger sur ce qui est le plus important pour lui : « comment exprimer avec des mots, et en vue d'un ensemble cohérent, des expériences non verbales ». (248).

Enikő Farkas a choisi comme thème *Guillevic et Nemes Nagy Ágnes : Deux poètes objectifs du XX^e siècle*. Partie d'un simple travail de séminaire d'étudiants venant de pays différents, l'auteur de l'article a largement développé son sujet et elle a cherché des preuves démontrant que les deux poètes appartiennent à la même ligne de la poésie : les objets mais aussi la nature leur servent invariablement de points de départ pour pouvoir surmonter l'intolérable et l'admirable existence humaine et parvenir à une sorte de victoire existentielle.

Le volet sur la traduction s'ouvre sur un texte extrêmement intéressant. Tibor Gorilovics, co-traducteur auprès de Guillevic, évoque ses souvenirs personnels. Le poète français ne connaissant pas notre langue, il avait besoin de traductions dites littérales, pour les adapter. Or, non seulement l'évocation de cette pratique est passionnante, mais aussi la façon dont Guillevic a fait le choix des morceaux qu'il a jugé dignes de figurer dans le recueil *Mes poètes hongrois*. Le début de l'histoire remonte à 1962, le volume a vu le jour en 1967. Or, en dehors des choix purement esthétiques, un enjeu politico-idéologique se faisait sentir tout au long de ces « aventures ». En même temps, l'auteur évoque un problème essentiel de la traduction : comment procéder si le traducteur ne maîtrise pas la langue de l'original ? Est-il permis, est-il admissible de partir de traductions dites littérales et puis, quels sont les critères d'un bon choix des poèmes à traduire ? Le succès retentissant de *Mes poètes hongrois* témoigne du fait que tous les collaborateurs ont trouvé la bonne solution.

Éva Vámos a réuni sous le titre « *Vivre en poésie – Documents sonores de/sur Guillevic* » des témoignages forts intéressants dont la réalisation a été rendue possible grâce à une coopération exemplaire de Radio France (France Culture) et de la Radio hongroise. Ce répertoire, loin d'être complet, prouve la vitalité des relations culturelles des deux pays entre 1974 et 2007.

La comparaison des traductions de Guillevic et de Jean Rousselot, entrepris par Julia Képes, complète ce chapitre. Ce dernier ayant été également un grand ami de la poésie hongroise, ses adaptations nombreuses figurent dans plusieurs recueils de poésie. À travers la lecture de deux poèmes d'Attila József, *Maman* et *Voici qu'enfin j'ai trouvé ma patrie*, le problème de la fidélité dans la forme se trouve spécialement interrogé. La structure des vers et des strophes, le statut de la rime peuvent bien être différents chez l'un et l'autre, mais la réponse de l'auteur de l'article est plutôt affirmative : malgré quelques sacrifices et réserves éventuelles que le lecteur peut constater, les traducteurs ont été capables de faire entendre la voix du poète hongrois et de transmettre l'émotion véhiculée par ces poèmes.

La préface de Guillevic rédigé pour le recueil *Mes poètes hongrois*, d'abord en français, puis traduite en hongrois par Anna Szabó, complète nos connaissances, explicite quelques sous-entendus qui apparaissent en filigrane tout au long des textes réunis dans le volume en question. Cette préface améliore notre compréhension non seulement du contexte de la naissance du recueil, mais permet aussi de lire quelques idées fondamentales du poète français à propos de son travail : « *Par la traduction, il s'agit de permettre au lecteur de recevoir du poème traduit le plus possible de ce que peut recevoir le lecteur de l'original, d'essayer de donner, de celui-ci, un équivalent* » (200). En dehors de cette constatation quasi-évidente, il donne des exemples très intéressants de recherche d'équivalences. Car, selon lui, il y a des cas, où le traducteur est obligé de renoncer à la fois à plusieurs éléments de l'original. Mais il conclut ainsi : « *Pour moi, ce qui est essentiel, c'est [...] de conserver le ton, la coloration du poème, de donner la même émotion, la même vibration, le même choc [...] de faire pénétrer le lecteur français dans le poème hongrois* » (201). Dans cette préface d'une dizaine de pages, Guillevic formule donc un véritable art poétique du traducteur.

La dernière partie – que nous n'avons pas compté parmi les trois volets mentionnés plus haut – nous mène vers un domaine tout à fait spécial, inattendu et très original. La poésie mise en musique clôt le volume. Katalin Székely, frappée

par la musicalité si particulière de la langue de Guillevic, a mis en musique le poème *Variations sur un jour d'été*. D'abord le cœur à quatre parties, puis la version pour chant et piano sont sorties de l'expérience de la compositrice qui, tout en adoptant un langage musical allant de Debussy à Messiaen, a rendu ainsi hommage au grand poète français.

Avant de conclure, une dernière remarque s'impose. Évidemment, pour apprécier toutes les nuances des textes, toutes les options des traducteurs, il vaut mieux connaître les deux langues. Or, par un travail de rédaction très consciencieux, par le soin du rédacteur de donner chaque fois les versions dans les deux langues, même les lecteurs ne maîtrisant pas bien le français peuvent trouver suffisamment d'informations et d'explications pour pouvoir tout comprendre. Et les lecteurs avertis peuvent, s'ils le veulent, se livrer à un jeu constant de va-et-vient entre les deux langues, à un jeu de comparaison, en prolongeant ainsi ce qui est explicite par tout un réseau de suggestions implicites.

En guise de conclusion, on peut donc constater que ce volume constitue un document très appréciable concernant un chapitre important des relations culturelles et littéraires franco-hongroises. Ces textes peuvent être lus à plusieurs niveaux. En dehors de leur valeur purement documentaire, les articles réunis permettent, par leur variété et par leur sérieux, de mieux connaître une époque, un grand poète français du XX^e siècle et d'apprendre beaucoup d'éléments concernant l'adaptation, la traduction. Tout ceci nous donne envie d'aller encore plus loin, de suivre le modèle offert par cet hommage et par cette commémoration de chercher d'autres exemples à exploiter. Car, dans le domaine des relations culturelles, notre histoire est loin d'être finie.

ÉVA MARTONYI

Université Catholique de Piliscsaba
Courriel : martonyi@btk.ppke.hu